

UN EXODE ET UNE NAISSANCE à BORD DU BAKALA - Octobre 1962

Le navire revenait des Etats-Unis et, après la traversée de l'Atlantique, effectuait sa descente sur la côte d'Afrique, de Dakar à Pointe Noire. Peu avant l'escale de Libreville, l'Agence nous informa que le navire était réquisitionné par l'Ambassade de France pour effectuer le transport d'environ 2.400 réfugiés Congolais vers Pointe Noire. Des émeutes avaient éclaté à Brazzaville et Libreville suite à un match de football entre le Gabon et le Congo. Il y avait déjà de nombreux morts et d'importants dégâts matériels. Le match n'était que le prétexte du conflit. Le différend portait, en fait, sur une modification de la frontière qui plaçait la mine de manganèse de Franceville en territoire gabonais. Arrivant sur rade de Libreville le Commandant s'était arrangé pour être le plus près possible du môle afin d'y prendre le mouillage. A l'époque il n'y avait qu'un port de batelage et les navires effectuaient les opérations commerciales sur rade foraine. Dès que le navire se trouva en bon évitage, une barge plate, amenée par un petit remorqueur, vint se placer sur bâbord. Sur cette barge se trouvait une foule de douaniers, de policiers, de militaires en plus de l'agent de la Compagnie qui accompagnait le représentant de l'ambassade de France. La coupée amenée, tout ce beau monde grimpa à bord.

Les formalités effectuées, on commença les opérations commerciales de déchargement. Le Commandant réunit les Officiers et les principaux de l'Equipage. Il venait d'être informé que le gouvernement Gabonais, dépassé par les violentes émeutes raciales, avait décidé d'expulser tous les ressortissants congolais. Plus de 2.000 personnes, femmes, hommes et enfants, avaient été regroupés dans le port pour échapper à la vindicte populaire. Ce sont ces gens que nous devons embarquer pour les amener à Pointe Noire au Congo. Bien entendu le BAKALA, cargo classique de la série des B, ne possédait aucune installation pour recevoir un tel nombre de «passagers». Le tonnage à décharger était faible. Pendant les opérations de manutention, les entreponts 3 et 4, étant déjà vides de marchandises, l'équipage les aménagea pour le transport des réfugiés. Une équipe, menée par le charpentier, s'affaira à construire sur le pont à bâbord et tribord des latrines sommaires qui se déverseraient à la mer grâce à une circulation d'eau de mer du circuit incendie.

Vers 15 heures, déchargement terminé, l'embarquement des congolais expulsés commença. Certains d'entre eux attendaient depuis trois jours sur le port dans des conditions sanitaires et alimentaires déplorable. Des embarcations quittaient l'embarcadère nous amenant chaque fois une vingtaine de personnes. Les refoulés n'avaient eu le droit d'emporter que les effets qu'ils portaient à la main. Dans cette foule paniquée et traumatisée se trouvaient beaucoup de femmes et d'enfants de tout âges. Les mères, chargées de leurs gosses et de leurs paquets, avaient beaucoup de mal à débarquer sur la plate et à grimper l'étroite échelle de coupée. Quant aux hommes, eux aussi chargés, ils étaient malmenés et souvent violemment frappés à la matraque par les policiers et militaires chargés d'assurer l'ordre! Au passage les réfugiés se voyaient souvent délestés de leur maigre bagage par ces militaires. En haut de la coupée le lieutenant de service aidé de deux matelots, faisait le dispatching entre l'avant et l'arrière du navire en essayant de ne pas séparer les familles. Très vite, cela devint impossible car il fallait soigner les crânes éclatés, aider les malheureux dans une pagaille et un brouhaha indescriptibles. Le Commandant fit stopper les opérations et demanda aux militaires d'arrêter leurs exactions et brutalités, d'aider les réfugiés et de cesser leur racket.

Devant leur refus, il fit remonter la coupée et, par radio, demanda l'aide de l'Ambassade de France. L'Ambassadeur en personne vint à bord le plus vite possible et, du haut de la coupée, improvisa un petit discours dans lequel il expliquait la souveraineté française du pavillon, que le navire était réquisitionné pour des raisons humanitaires, qu'il n'était pas question que les brutalités sur les réfugiés continuent. En cas de non respect des règles internationales, il se plaindrait aux autorités gabonaises et que le navire appareillerait sans prendre tous ces expulsés. Je dois

reconnaître que c'était assez bien tourné, sur un ton très énergique et convaincant. L'effet fut immédiat, ce qui n'était pas évident dans le contexte.

L'embarquement reprit et malgré la pagaille, le bruit et les palabres, nous avons pris environ 2.500 personnes de tous métiers et origines. Parmi les refoulés il y avait même le comble, un douanier gabonais en uniforme. Sa carte d'identité avait été délivrée à Brazzaville avant l'indépendance! Ces gens avaient tout perdu: maison, biens, travail et parfois famille. Hébétés et dépassés par les événements ils allaient comme du bétail vers l'arrière ou vers l'avant, Tout ce que le bord pouvait leur offrir c'était un abri. (les tauds avaient été installés aux cales II, III et IV et les entreponts III et IV, vides, ouverts à ceux qui le voulaient) et de l'eau douce aux rares robinets de pont. Nous ne pouvions ni les nourrir ni leur fournir de couvertures. En ville pendant ce temps la chasse aux congolais continuait. Le navire fût tenu d'attendre 2 ou 3 rotations de vedette amenant les derniers refoulés. Ceux-ci n'avaient que leurs vêtements sur le dos.

Ainsi, Arche de Noé improvisée, le BAKALA appareilla vers minuit pour Pointe Noire. Le Commandant avait doublé le service de quart avec 3 matelots par bordée. L'un d'entre eux faisait des rondes permanentes sur le pont principal et dans les entreponts. Parmi nos « passagers » il y avait quelques femmes enceintes. La traversée de 405 milles devait durer environ 30 heures, notre E.T.A. Pointe Noire était donc pour le surlendemain matin. Au carré, on évoqua bien sûr les épisodes de l'évacuation du Tonkin en 1954 et les nombreuses naissances à bord des navires. La traversée de Haïphong à Saïgon durait 4 jours. Dans le cas présent les «chances» d'avoir un accouchement étaient donc bien moindres. Pour la suite, il est temps de préciser que j'étais le lieutenant chargé de l'infirmierie et des soins !

Nous étions en Été Austral. A cette époque il fait beau malgré la saison des pluies. Le navire traçait sa route sur une petite houle de SW. Tout le monde semblait avoir trouvé sa place et tout était relativement calme. Les matelots de ronde s'aperçurent que des feux à nu étaient allumés sur le pont et même dans les entreponts (le bois de fardage n'y manquait pas !). Il fallut faire la police et soigner quelques bobos, à part cela R.A.S. La première journée s'écoula tranquillement sauf pour le bruit sur le pont : cris et pleurs des enfants, chamailleries des femmes et palabres des hommes. Ces gens avaient tout perdu, ne savaient pas exactement où ils allaient, comment ils seraient reçus et hébergés et, avec fatalisme, semblaient accepter ce triste destin.

La nuit tombe vite sous les tropiques et avec l'obscurité le calme était revenu. Je prenais le quart de 2 à 5 heures et, avec les matelots de la bordée, je profitais de la fraîcheur relative et du calme presque absolu sur une mer belle et un ciel étoilé. Peu après 4 heures trente, le matelot de ronde arriva sur la passerelle en me disant qu'une femme était sur le point d'accoucher dans l'entrepont IV, que les proches de cette femme lui avaient fait entendre que c'était pour bientôt et qu'il fallait faire quelque chose. Je décidais d'attendre le Second Capitaine qui me relevait à 5 heures. Très courageux, il me dit:

— Je suis de quart maintenant, allez donc voir ce qu'il en est !

Je me rendis donc sur place avec un matelot. Tout ce que je pouvais dire, n'étant pas expert, c'est qu'elle était très enceinte et qu'on ne pouvait la laisser dans l'entrepont. Dans l'état où elle était, il s'avéra très difficile de la ramener sur le pont par le panneau d'écouille. L'échelle était verticale, l'orifice carré du panneau mesurait au mieux 50cm de côté, c'est-à-dire moins que la dimension de son ventre. Nous devions résoudre la quadrature du cercle. Avec de l'aide, en tirant et en poussant on finit par y arriver. Je l'installais dans l'infirmierie. Comme indiqué dans notre bible « le médecin de papier», on lui fit une toilette de la région pubienne, et je demandais à son amie de nous prévenir lorsque le travail commencerait. Ensuite je passais par la cuisine et demandais, à tout hasard, de mettre une grande quantité d'eau à bouillir. Puis je remontais à la passerelle rendre compte au Second des dispositions prises. Il me répondit que c'était OK, qu'il préviendrait le

Commandant vers 7 heures et que le matelot de ronde passerait tous les ¼ d'heures à l'infirmerie. Après un petit casse-croûte, je me couchais vers 6 heures et m'endormis rapidement.

Des coups violents et des cris à ma porte me sortirent d'un sommeil profond, ma montre n'indiquait que 09H45 et je ne comprenais pas la raison de ce réveil intempestif. Complètement dans le cirage je me levais et allais ouvrir, serviette de bain à la taille. Derrière la porte se trouvaient 3 ou 4 personnes dont le Commandant qui me dit:

— Elle accouche !

Pensant à une plaisanterie, je lui répondis:

— Hé bien, allez y !

— J'ai bien essayé, mais elle ne veut rien savoir. Elle veut le docteur !

Comme je m'en étais occupé dans la nuit, elle pensait logiquement que j'étais le toubib et ne voulait voir personne d'autre. C'était sérieux. Simplement vêtu de ma seule serviette de bain, je me rendis au chevet de la parturiente à l'infirmerie. Il était temps ! Le travail était très avancé et la tête du bébé se présentait déjà à l'extérieur. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je me retrouvais avec une superbe petite fille dans les mains. A peine sortie du ventre de sa mère, elle se mit à sucer son pouce avec une force extraordinaire!

Encombré de ce paquet un peu spécial je ne devais pas avoir l'air très malin. Je demandais à la maman si tout allait bien, elle me dit :

— Ça va docteur !

Un peu rassuré, malgré le sang et les eaux sur l'étroite bannette, malgré l'étrangeté de la situation, je posais l'enfant entre les jambes de la mère et me mis à consulter fébrilement le «médecin de papier » au chapitre accouchement. Le plus dur était fait, le bébé était là. L'opération suivante était de couper le cordon ombilical. Je m'aperçus que pour ligaturer je n'avais rien de fiable dans l'infirmerie. Derrière la porte beaucoup de monde attendait. Je réclamaï quelque chose pour faire le noeud. Le premier à revenir fut le cuisinier avec l'eau bouillie que je lui avais demandé dans la nuit. Il portait aussi de la ficelle à rôtir ! Etant donné l'état de la cuisine je passais la ficelle à l'alcool pour la désinfecter. Le résultat fut de la rendre molle et cassante, donc inutilisable. Je ressortis et, assez énervé, réclamaï du fil costaud. Cette fois c'est le bosco qui logeant juste en face me ramena du fil de pêche en nylon. Pressé je fis les liens avec ce matériau qui s'avéra très adapté. Je pris la paire de ciseaux et coupais, avec angoisse, le cordon. Tout semblait O.K., pas de fuite, pas d'hémorragie !

Enveloppé dans une serviette, Le bébé fut déposé sur la poitrine de la mère dont je devais à présent m'occuper pour l'évacuation de la délivrance. Après quelques contractions, le placenta et l'enveloppe furent évacués sur un drap que j'avais placé sous les fesses de la parturiente. Elle me demanda de conserver le tout dans un récipient. Ce fut un seau. Elle m'expliqua qu'il lui fallait, suivant leurs coutumes et après une cérémonie, enterrer le placenta dans un lieu secret afin qu'il ne soit pas utilisé à des fins de sorcellerie. Toujours suivant les instructions du bouquin, je fis la toilette de la maman, puis la garnis de serviettes éponge (je n'avais que cela sous la main). Elle allait très bien et ne semblait pas trop affectée par cet accouchement pour le moins inhabituel ! Il fallait maintenant s'occuper de l'enfant. Le livre était formel, il fallait nettoyer le nouveau-né !

Celui-ci, en pleine forme, était recouvert d'une épaisse couche de sébum sur sa peau d'une couleur blanche violacée. C'est vraiment petit et fragile et je ne savais trop comment m'y prendre ! J'essayais d'abord avec de la gaze sèche, puis mouillée. Rien ne venait tellement c'était gras et dense. Je tentais avec une serviette et du savon doux sans plus de succès. Je me risquais à utiliser du savon Ramet, nettoyant désinfectant des mains, et merveille, cela fonctionnait. Je préparais une cuvette d'eau tiède et, à mains nues, lavais la petite fille qui fut très vite propre et brillante comme

un sou neuf. Ceci fait la mère voulut à tout prix prendre une douche. On habilla et mis une couche à l'enfant. J'enlevais les draps salis et tachés de sang, retournais le matelas, qui serait à jeter, et refis sommairement la couchette avec des draps propres qu'on m'avait apportés. Tout était en ordre et je quittais l'infirmerie laissant mère et bébé aux soins de son amie. Il y avait beaucoup de monde dans la coursive, ceux qui étaient prêts à m'aider, et les curieux qui n'étaient pas de service. L'heure du repas était largement dépassée. Je pris une douche et m'habillais rapidement. Le Commandant fit savoir qu'il offrait l'apéritif et déjeuna au carré avec les Officiers. Les discussions allèrent bon train. L'ambiance était très gaie. Une naissance en mer sur un cargo c'est plutôt rare ! Pas le temps de faire la sieste, je reprenais le quart à la passerelle de 15 à 19 heures. Vers 17 heures le Commandant monta me voir et me dit :

— Il faut que je fasse un rapport et que j'enregistre cette naissance. Puisque vous êtes au mieux avec la maman (!), allez donc lui demander les renseignements sur son état-civil et le prénom de l'enfant. Je vous remplace.

Un ordre est un ordre, je retournais donc à l'infirmerie, où tout allait bien, et commençais à noter les nom, prénoms, date de naissance de la mère ainsi que sa nationalité (congolaise bien sûr), puis je lui demandais le prénom de la petite fille. Et là elle me sort :

— Je ne sais pas.

Etonné, je lui expliquais qu'il fallait, pour les papiers, donner un prénom à l'enfant.

— Oui patron, mais je ne sais pas. Je n'ai pas de calendrier.

Et elle me dit que la coutume était de donner le prénom du Saint du jour. Je partis chercher un agenda, revins la voir et, comme elle ne savait pas lire, je lui dis que nous étions le 23 octobre et que c'était la St. Clément. Voilà la fille baptisée Clémentine, ce qui avait l'air de bien plaire à la maman. Remonté sur la passerelle, je donnais les renseignements au « vieux » et repris mon quart.

Ce n'est que bien plus tard, tous les papiers et documents officiellement établis, que je me suis aperçu de mon erreur. La St. Clément c'est le 23 Novembre, le 23 Octobre c'est St. Jean de Côte. La petite aurait dû s'appeler Jeanne. J'espère qu'elle ne m'en veut pas !

Le 24 octobre, vers 8 heures, le BAKALA rentrait au port de Pointe Noire. Dans la nuit les officiers mécaniciens avaient trouvé le temps de fabriquer une belle affichette qu'ils avaient plaquée sur la porte de ma cabine et sur laquelle on pouvait lire:

Louis Le Gagne

Médecin accoucheur

Ancien externe des Hôpitaux de PAIMPOL

Sur les quais noirs de monde, se pressait une grande foule. En plus de la police, de l'immigration, de la douane, de la santé se trouvait le Consul de France, l'agence, les familles et un détachement de l'armée française, encore présente en nombre à l'époque. Un docteur de l'hôpital monta à bord examiner l'accouchée et le bébé, il demanda ensuite à me voir pour me féliciter et dire que j'avais fait du beau boulot. En riant il m'expliqua que pour le nettoyage du marmot je m'étais bien embêté, il suffisait de laver tous les orifices et de l'habiller. La couche de sébum constituait une protection antibactérienne. La maman me remercia encore beaucoup avant d'être évacuée en ambulance avec la petite Clémentine... et le seau !

Les passagers d'infortune débarquèrent par des plançons installés aux cales avant et arrière et furent rapidement évacués par des camions. L'équipage s'affaira sitôt leur départ au nettoyage des entreponts et des ponts, lavés à grande eau. Le Commandant fut informé que, par mesure de rétorsion, les autorités congolaises refoulaient tous les ressortissants du Dahomey, du Togo, du Cameroun et du Gabon,... et que le BAKALA était encore réquisitionné. Mais ceci est une autre histoire !

Le 24 Novembre je débarquais à Bordeaux pour rejoindre mon épouse à St. Malo. Elle attendait pour le mois de janvier notre premier enfant. Quand elle passa sa dernière visite auprès du médecin qui la suivait, je demandais de pouvoir assister à l'accouchement. Ce n'était pas fréquent à l'époque et, sur le coup, le docteur me répondit que c'était de la curiosité mal venue ! Je le fis changer rapidement d'avis vous pouvez me croire.

Dernier détail, aux Chargeurs Réunis les officiers touchaient régulièrement une prime de voyage en fonction de leur diplôme. En plus de cette prime habituelle, le Commandant avait réussi à m'obtenir, de l'armement, une prime exceptionnelle dont le montant était exactement le remboursement de la Sécurité Sociale pour les frais de médecin accoucheur ! Humour très sympathique. Quant à la petite Clémentine je ne l'ai jamais revue bien que, par la suite, j'aie séjourné plus de 20 ans à Pointe Noire en qualité de Pilote du Port.

Louis LE GAGNE CLC

Vannes

Octobre 2006